

PRÉFACE
PAR ANDREA CAMILLERI

Devant la préface d'un livre, je me comporte de trois façons différentes, je la saute ou je la prends en considération après avoir lu le livre ou je la lis avant, seulement si je pense y trouver des informations et des données utiles à la compréhension du texte. Aussi, venant à me trouver dans la position du préfacier, je conseille de recourir à la deuxième méthode. Donnez un coup d'œil à la préface après avoir lu ce roman de Marcello Fois, ainsi je n'aurai pas eu la prétention de guider d'une quelconque manière celui qui lit, me gagnant au contraire la liberté d'exprimer mon opinion en une sorte de commentaire personnel. Une préface qui voudrait être une post-face.

Je dirai d'abord deux choses. Je n'ai rencontré Fois que deux fois et nous n'avons échangé que quelques mots. Je n'avais jamais rien lu de lui avant ce *Sempre caro*.

Je dirai ensuite que ma surprise a franchement été remarquable. Et je ne le dis pas pour des raisons circonstancielles. Dans *Sempre caro*, Fois raconte l'histoire d'une enquête menée par un avocat qui doit défendre un jeune homme accusé de vol de bétail. Ce dernier, inexplicablement, non content de s'être mis en cavale, semble en plus vouloir détruire les preuves potentielles en sa faveur. Il s'agirait donc d'un « polar » *sui generis*, dont la particularité est accentuée par le fait que l'affaire a lieu à la fin du siècle dernier et qu'elle a pour décor les âpres campagnes sardes. Comme on sait, un « polar » non urbain est vraiment une perle rare. Mais, à présent, je ne parlerai plus de

« polar » ; dire que ce roman de Fois est un « polar » apparaît réducteur. Un roman simplement. Et avec tous ses papiers en règle. Considérez, par exemple, la structure. Celle-ci tire profit d'au moins trois voix de narrateurs : celle de l'auteur, celle du père de l'auteur et celle de l'avocat-enquêteur. Elle offre notamment une singulière juxtaposition d'angles de vision – considérez le passage continu de la première à la troisième personne – et une séduisante déconstruction du temps narratif.

Et puis, il y a l'attrait de l'écriture de Fois, qui repose sur un savant mélange, très calculé, de langue et de dialecte. « Quand je cherche un mot qui a un son différent, qui amène aussi une spécification précise, j'utilise le sarde. Je crois que c'est la contribution que chaque ethnie régionale devrait apporter. » Ce sont des propos de Sergio Atzeni*. L'habileté de Fois revient à utiliser la langue comme une sorte de sertissage susceptible de recevoir le mot dialectal pour la rendre de « spécification plus précise », mais sans que ce mot brille comme un diamant solitaire, de manière qu'il soit au contraire parfaitement intégré dans le continuum du récit.

Enfin, relisez, que sais-je, la séquence qui commence par : « Je m'en allais ainsi, apparemment sans but précis » ou alors la dernière, qui commence par « Et voilà un autre été ». Bien, ici, sournoisement, Fois laisse entrevoir son autre visage, celui d'un poète authentique. Il ne m'était pas arrivé, ces derniers temps, de tomber sur un narrateur qui ait un sens de la nature si profond – lucrétien, dirais-je –, en même temps que la capacité de nous le transmettre.

* Né en 1952 à Cagliari, Sardaigne. Auteur chez Sellerio Ed. de *Apologo del giudice bandito*, et de *Il figlio di Bakunin*.